

Charles-Joseph de Ligne

Hervé Dumez

Son père le détestait, sans qu'il ait jamais su pourquoi. Pour peu que l'homme fût énervé, l'enfant recevait des coups de canne en public, quelle qu'eût été la cause de cette irritation. Un jour qu'adolescent il faisait mille folies pour amuser les dames de la cour, l'impératrice Marie-Thérèse, passant derrière lui, lui glissa à l'oreille : « *Le voilà !* ». La terreur panique qui le paralysa à ces seuls mots fit cruellement rire tout Schönbrunn. Pour ses prouesses militaires et son air de grand seigneur à la cour, pour les embellissements qu'il fit au château et au parc de Belœil, les transformant en l'une des plus belles propriétés d'Europe, il respectait pourtant ce tyran. Un geste d'affection aurait suffi selon lui pour qu'il l'aimât avec tendresse. Mais à cette époque, note-t-il, la mode n'était pas à être bon père et bon mari.

À sa mort, le jeune homme devint prince de Ligne, d'Amblize et du Saint-Empire, grand d'Espagne, marquis de Roubaix et de Ville, comte de Néchin, vicomte de Leyde, pair de Hainaut et de Namur, souverain de Feigneulles, baron de Belœil, de Wassenaer, d'Antoing et de Cysoing, seigneur de Baudour et Wallincourt.

Tout au contraire de ce qu'il avait lui-même vécu, c'est une véritable adoration qu'il eut pour son fils, et elle fut réciproque. Le garçon était aussi aimable que doué. Devenu ingénieur militaire, il s'illustra très tôt. En 1788, chargé d'organiser les tranchées et de disposer les batteries, il fit tomber en quelques heures la place de Sabacz, près de Belgrade. Impressionné, l'empereur Joseph II le fit lieutenant-colonel. « *Nous avons Sabacz. J'ai la croix. Vous sentez bien, Papa, que j'ai pensé à vous en montant le premier à l'assaut* » écrivit le jeune héros. Il servait sous Brunswick quand l'armée prussienne se dirigea vers Paris pour délivrer Louis XVI



Le lépreux de la cité d'Aoste, Ch. vi, gravure de Saal (1887)

des révolutionnaires. Une semaine avant Valmy, il trouva la mort à La Croix-aux-Bois, alors que les troupes françaises harcelaient les Prussiens qui passaient ce défilé de l'Argonne. À la nouvelle de sa disparition, la souffrance fut atroce. Aucun jour ne se passa plus sans qu'un lieu, une ressemblance, une musique, un souvenir ou une simple idée ne rouvrît la blessure.

Mais Charles-Joseph disait qu'il ne fallait pas plaindre les gens qui se vouent d'eux-mêmes au malheur et plaidait pour qu'on ouvrît des écoles de bonheur. Les cours auraient consisté à apprendre à manier l'espérance, à ne mettre de prix presque à rien, à tirer parti de tout, à savoir s'occuper, se donner des goûts et du goût, faire du bien selon sa puissance, n'avoir ni méfiance, ni envie, ni méchanceté, garder, livrer, ou retirer son cœur suivant l'occasion. Il s'obligea donc quant à lui au bonheur, ce qui était illustrer la devise même des Ligne : *quo res cumque cadunt, stat semper linea recta* – de quelque côté que puissent tomber les choses, ligne reste toujours droite.

Et de bonheur, il y eut déjà celui des mots. Le matin, l'habitude lui était venue d'écrire dans son lit. Un jour que son valet frappait pour annoncer une visite, quoique dérangé, il permit qu'on fît entrer. L'homme eut la bêtise d'envahir sa chambre en lui posant cette question : « *Avez-vous eu déjà beaucoup d'importuns aujourd'hui ?* » « *Vous êtes le premier* », lui fut-il répondu avec un grand sourire. Lors d'un souper, il subissait les propos insipides d'un interlocuteur qui se mit à bailler devant lui. « *Vous me prévenez* », lui décocha-t-il.

C'est pourtant avec le duc de Saxe-Teschen qu'il fut le plus féroce. Le malheureux commandait l'armée des coalisés qui, après avoir bombardé Lille, fut écrasée par les troupes de Dumouriez à Jemmapes, donnant ainsi les Pays-Bas à la France. Conséquence sans doute de ce désastre, le duc tomba sérieusement malade. Lorsqu'il réapparut convalescent à la cour, encore hâve, il questionna Charles-Joseph : « *Me trouvez-vous beaucoup changé ?* ». « *Je vous trouve l'air encore un peu défait* » reçut-il en réponse. Ce ne fut que plaisir de faire un bon mot : il était profondément dénué de méchanceté.

Sa célébrité lui vint surtout de ces sorties à double interprétation possible. Tout sauf une lumière, le prince héritier de Prusse eut l'honneur d'être invité à une séance de l'Académie des Sciences de Vienne. On était au cœur de l'été, la journée était étouffante et le prince fut pris d'un malaise. Le soir, l'impératrice demanda à Charles-Joseph comment s'était déroulée la réception. « *Le prince s'est trouvé sans connaissance au milieu de l'Académie* », lui fut-il répondu. L'auteur de cette rosserie n'avait pas à se plaindre du malheureux héritier de la couronne de Prusse et, sachant qu'on rapporterait tôt ou tard la chose à ce dernier, décida de prendre les devants en allant le voir. Il lui rapporta le propos en changeant à peine l'ordre des mots, lui contant qu'il avait dit que son altesse s'était trouvée au milieu de l'Académie, sans connaissance. Le persiflé fut ravi. Marie-Thérèse, qui n'avait pas grande considération pour ses académiciens et que le prince de Prusse ennuyait, le fut aussi lorsqu'elle apprit ce nouveau tour.

Quelques années plus tard, il était question, un soir dans un salon, du tsar Paul 1^{er} dont la raison commençait à vaciller et dont l'on rapportait les extravagances. On se tourna vers le prince : « *Le pensez-vous fou ?* ». « *Il est à lier* », répondit-il avec le plus grand sérieux, sachant que la Russie était alors alliée de l'Autriche et que l'on comprendrait qu'il ne fallait pas en médire (on parlait français à la cour de Vienne).

Lorsqu'il avait dix-huit ans, son père l'avait sorti de Belœil pour l'amener à Bruxelles où il l'avait fait asseoir dans un dîner à côté d'une jeune fille de trois ans plus jeune que lui. On lui apprit qu'il avait été décidé, sans qu'on l'en ait jusqu'ici informé, qu'elle serait sa femme. Deux semaines durant, ce mariage lui parût une bouffonnerie, et le reste de sa vie une chose sans importance. Sa femme lui donna pourtant le fils qu'il pleura et quatre filles qu'il aimait tendrement. Beau, spirituel et gai, une multitude de femmes se donnèrent à lui jusqu'à son grand âge, dont il eut nombre d'enfants naturels. Grand ami de Casanova qu'il incita à rédiger ses mémoires, volage comme lui, il n'admettait pourtant pas qu'on pût ne pas respecter le sexe faible. Rousseau fut l'objet de ses critiques parce qu'il semble entériner le fait que Julie ne puisse pas épouser Saint-Preux en raison de l'hostilité de sa famille à l'égard d'une telle union. Lui estimait que les femmes auraient dû être laissées plus libres de choisir leur vie qu'il n'était admis en son temps. Il ne semble pas qu'aucune de ses maîtresses, même délaissée, ait jamais pu le haïr.

Marie-Antoinette, qu'il avait charmée par sa gaieté, le prit un soir à part au hameau : « *Ma mère trouve mauvais que vous soyez si longtemps à Versailles. Allez passer quelques jours à votre commandement. Écrivez bien des lettres à Vienne pour qu'on sache que vous y êtes ; et revenez.* » Les jours qui s'ensuivirent, il détesta Marie-Thérèse et il pleura des heures durant, réalisant qu'il était tombé amoureux de la jeune et séduisante reine. Ne voulant pas se donner le ridicule d'un amour impossible, il s'en déprit et revint faire la fête à Paris, son temps de pénitence achevé.

Cette ville fut celle où il s'amusait le plus. Bloqué par la neige dans un village de Bohême, il lui consacra un mémoire dans lequel il recommandait que le roi quittât Versailles et se réinstallât au Louvre, au milieu des Parisiens. Versailles n'aurait dû rester selon lui qu'un lieu de fêtes estivales, lorsque la chaleur de la ville est par trop insupportable. La famille royale aurait peut-être bien fait de s'inspirer de l'idée, mais il savait, par le peu d'estime qu'il avait pour lui, que Louis XVI n'était qu'un brave homme et rien de plus. Lui voulait que tout Paris ait l'air d'une fête, et c'est ainsi qu'il y vécut ses séjours, jouissant de converser avec Diderot, Marmontel, Buffon, d'Alembert, Crébillon fils. Alors que Beaumarchais allait être arrêté, c'est à lui que s'adressa le prince de Conti pour obtenir de l'aide. Charles-Joseph prêta une voiture et quelques-uns de ses gens qui conduisirent le réprouvé à Ostende, d'où il put s'embarquer. Quinze jours plus tard, ils se croisaient, Beaumarchais de retour d'Angleterre et sortant du cabinet de Louis XV. « *Quel mystificateur !* » commente le Prince avec ironie, « *mais aussi il était bien aimable.* »

Le rang des Ligne lui donnait accès à tous les échelons de la société, y compris les plus élevés. S'il fut des proches de Marie-Thérèse, de

Joseph II, de Marie-Antoinette, dont il ressentit cruellement l'exécution sans pouvoir jamais la pardonner aux Français, de Catherine II (qu'il appelait Catherine le Grand), il visita Voltaire dans sa retraite ainsi que Rousseau dans son galetas de la rue Plâtrière, dont les yeux si profonds le marquèrent, et qui vint à son tour le voir. « *Il me laissa en me quittant,*

écrivit-il, *le même vide qu'on sent à son réveil après avoir fait un beau rêve.* » Goethe eut plaisir à le rencontrer. Talleyrand et lui ne pouvaient que s'enchanter mutuellement. Il eut encore un dernier mot, durant le Congrès de Vienne : « *Le Congrès danse, mais ne marche pas* », et réserva à tous les participants le privilège de pouvoir assister en délégations et en grand uniforme à ses funérailles.

Allemand en France, considéré comme Français à Vienne, Wallon au milieu des hommes de son régiment, ces identités croisées lui seyaient bien. Ses calculs le conduisaient à estimer qu'il avait passé trois ou quatre années entières en voyages. Le chemin de Vienne à Paris, il pensait l'avoir fait une quarantaine de fois, s'arrêtant souvent à Bruxelles, deux fois il s'était rendu en Russie, deux fois en Pologne, seulement une en Moldavie, en Crimée, et en Provence.

Lors de ses séjours en Bohême et en Pologne, il avait été frappé de la condition des communautés juives, par « *le degré d'avilissement où les gouvernements les laissent, la pauvreté dont les Juifs ne peuvent pas sortir, leur mauvaise nourriture, le mauvais air de leurs synagogues et de leurs rues.* » Dans le mémoire qu'il leur consacra, il blâme le mépris que Voltaire leur marque, réglant indirectement ses comptes avec le christianisme en les prenant pour cible, et demande quant à lui qu'on les déshumilie. Il souhaite que les ghettos soient reconstruits proprement et, pour les plus pauvres d'entre eux, il préconise de s'entendre avec la Turquie pour qu'ils puissent s'installer en terre sainte et y exploiter des terres.

À Töplitz, la cloche du château qui sonna dans le soir pour appeler au dîner lui tira presque des larmes : il crut y reconnaître le tintement de celle de Belœil, qui lui manquait tant. Jamais il n'avait été si heureux que lors des fêtes de sa jeunesse, de la petite frégate sur laquelle il naviguait en compagnie d'une femme aimée, des centaines de masques qui se promenaient en chantant dans les bosquets où les attendaient des fontaines de limonade et de sirop d'orgeat, avant que la nuit ne s'embrase par dessus les arbres et les eaux, de fusées multicolores s'élevant pour éclater dans les nues.

Les jardins étaient sa passion. Il conseillait de les aimer au point d'en rêver : « *Que le Ciel vous préserve de penser, en vous couchant, aux femmes, à la guerre, à la cour, aux méchants, aux sots et à la fortune ; mais si quelque projet de bosquet, de verger ou de ruisseau se met au lit avec vous, vous aurez*



Le cloître, Belœil
(22 août 2018)

une excellente nuit. » Aucun ne lui était plus cher que Belœil. Depuis que les troupes françaises avaient envahi sa patrie wallonne, il était empêché d'y retourner et souffrait de se dire qu'elles avaient dû abattre l'obélisque de marbre noir qu'il avait fait ériger en mémoire de son fils mort en les combattant. Le bonheur, pour lui, était devenu un exercice quotidien, la légèreté le fruit d'un patient travail d'oubli. Nul n'y réussit mieux que lui. Le lire est un enchantement, auquel succombèrent Morand ou Valéry. Sa simplicité est celle d'un grand seigneur qui a côtoyé rois, empereurs, généraux ou intellectuels, plaisanté avec eux, et que rien ni personne ne peut impressionner. Sa finesse exquise est dénuée d'acrimonie, souvent pleine d'indulgence sous l'ironie. Il confessait le besoin qu'il avait d'admirer, sa capacité à se réjouir du bonheur arrivé à autrui, son incapacité à en vouloir à quiconque.

Adossée au rempart de Vienne, sa petite maison rose, couleur de son esprit disait-il, celle en fait du blason des Ligne, restait ouverte, à dîner comme à souper. La société y était si nombreuse, qui voulait pouvoir profiter de sa conversation et de son charme, que les chaises de paille à disposition dans l'entrée ne suffisaient souvent pas et que l'on y restait debout, comme à un parterre de théâtre. Il finit par se retirer sur le Kahlenberg où un âne, un mouton et une chèvre qui l'avaient adopté mettaient les pattes sur son lit chaque matin pour lui demander du pain. À un battement de mains, tous trois le suivaient pour une promenade en forêt. Sa fille l'a aidait à mettre au point les huit volumes de ses œuvres.

Une demande d'audience à Napoléon aurait sans doute suffi pour que son cher Belœil lui fût rendu. Il s'y refusa, ne sachant que trop que l'empereur des Français aurait publicisé à grand bruit tout geste de générosité à son égard ■

Références

- Ligne Charles-Joseph de (2006) *Oeuvres I, II & III*, Bruxelles, Éditions Complexes.
- Ligne Charles-Joseph de (2011) *Aphorismes, pensées et fragments*, Paris, Arléa.